

**Jacques DERRIDA**  
**LA VIE LA MORT**  
**Séminaire (1975-1976)**  
**Seuil, Bibliothèque Derrida, Paris, 2019**

Voici un premier volume qui en annonce bien d'autres : 14000 pages de séminaires sont promises à la publication, grâce au travail patient et acharné d'une équipe nombreuse et savante, que j'imagine passionnée pour ainsi s'immerger dans la prose derridienne.

Nous voilà donc en situation de profiter, pour commencer, de ces « *quatorze séances érudites et palpitantes* » (c'est la quatrième de couverture qui nous le dit) de ce séminaire des années 75-76.

Au bout de ma lecture, comme à mon habitude, je me demande : que m'en reste-t-il ? Avec Derrida, à chaque fois que j'en ai fait l'expérience, la réponse est : pas grand chose. Même ce que j'appréciais de temps en temps, c'est-à-dire quelques éclairages étymologiques intéressants, clarières lumineuses dans des textes sinueux et obscurs, ne sont pas au rendez-vous.

Si je tente de résumer mes impressions, c'est celle d'un parfum de critique généralisée qui parcourt et innerve ce travail.

Il s'agit, nous est-il dit dans la note préliminaire des éditrices, de préparer des normaliens à l'agrégation sur un thème imposé. Je ne sais quels ont été les résultats cette année-là... surprenants sans doute...

D'emblée, Derrida, incroyablement téméraire, reformule le titre imposé par l'Institution, « *la vie et la mort* », en un « la vie la mort » lourd de sens. Et c'est une prise de risque (mesurée quand même) face à l'autorité institutionnelle : « *la décision stratégique que je prends, encore une fois, tout en luttant contre l'institution agrégative, ailleurs et ici-même, de négocier avec elle dans des conditions données* », nous dit Jacques Derrida... Il mettra onze séances pour oser franchir un pas supplémentaire, encore plus téméraire, et écrire « *lavielamort* » tout attaché ! Quelle audace !

Derrida n'est pas l'homme du « et », ni du « ou » d'ailleurs. Il est l'homme du « ni ça », « ni ça non plus »... L'homme de la déconstruction qui se doit donc de déconstruire lui-même ce qu'il dit car, s'il affirmait quelque chose clairement, quelqu'un pourrait lui jouer le mauvais tour de le déconstruire à son tour. A nous, lecteur curieux, de nous débrouiller pour tenter de saisir une pensée qui se déconstruit en déconstruisant celles de ceux qu'elle prétend expliquer. Ici, François Jacob, un peu Marx, davantage Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud, chacun a droit à sa part de déconstruction.

Impression supplémentaire, celle d'un regard sans aucune bienveillance, sans empathie, juste la démarche infinie (surtout pas de fin, ni même de pause, ce serait la mort de la pensée sans doute). Une démarche qui repose sur un implicite fort, que celui qui a écrit ne savait pas ce qu'il voulait dire et, que, heureusement, certains esprits supérieurs sont là pour (nous) dire, non pas ce qu'ils ont compris, mais ce que l'auteur dit sans s'en rendre compte, ou ce qu'il ne dit pas mais qu'il aurait pu dire, s'il avait osé le penser vraiment... Le travail de précision du comité éditorial, avec une honnêteté universitaire sans faille, ne nous épargne aucune note griffonnée sur la tapuscrit, en nous signalant les nombreux mots *illisibles*, les parenthèses *non fermées*, les *premièrement* sans deuxièmement... tous ces petits accidents d'une pensée qui se cherche à condition de ne pas se trouver.

Autre détail irritant, l'insistance à sous-entendre que le temps limité qui lui est imparti lui interdit d'aller plus avant dans sa pensée.

Quasiment à chaque séance du séminaire, Derrida nous promet qu'il aurait pu en dire plus, aller plus loin, détailler ses arguments, explorer davantage, faire référence à d'autres textes encore, mais que, faute de temps, il ne peut le faire. Et, humour peut-être, les « *pour être clair* », « *pour résumer* », « *aller plus vite* », « *passer les intermédiaires* »... On sent bien là que l'Institution l'empêche de développer pleinement sa pensée et qu'il est à l'étroit...

Ai-je appris quelque chose sur la vielmort ? Non. Même si on ne peut rien dire de la mort comme l'affirmait quelques années plus tôt (en 1966) Vladimir Jankelevitch, non cité, qui écrivait quand même quatre cents pages passionnantes sur le sujet. J'espérais quelques idées originales sur la vie elle-même, son sens ou son non-sens. J'espérais au moins savoir ce que Derrida avait à en dire, pas qu'il se cache derrière d'autres, montrant son désaccord en se dissimulant soigneusement, incapable semble-t-il de prendre le risque d'une affirmation.

Si l'idée centrale de ce séminaire, c'est de dire que vie et mort sont les deux facettes inséparables de le même pièce, c'est nous dire une évidence que tout vivant connaît. Si c'est de critiquer la vision un peu optimiste de la science biologique qui venait de découvrir l'ADN et le code génétique (qui pousse à la métaphore linguistique), c'est aujourd'hui très dépassé, à l'heure de l'épigénétique et de toutes les manipulations transhumanistes. Mais ça montre au passage qu'apparemment Derrida n'a pas compris que la science du XX<sup>e</sup> siècle avance incertaine d'elle-même, qu'elle a perdu sa superbe du XIX<sup>e</sup> où elle pensait à la fois dire la Vérité du monde et lui apporter un Progrès unidirectionnel et inéluctable. Aujourd'hui, elle n'est qu'un pas qui sait que demain peut le remettre en question. Ça ne la met pas à l'abri de moments d'enthousiasme quand elle découvre, après bien des années ou même des siècles, une réponse à une question difficile. Peut-on le lui reprocher ? Et en déduire que les « scientifiques » n'ont pas à se mêler de philosophie, un domaine qui les dépasse et qui serait réservé à des spécialistes. Autrefois, du temps des grecs, et encore jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble pourtant que les savants et les philosophes étaient les mêmes hommes (et femmes)...

Quant à Nietzsche, pourquoi s'appuyer sur ce qu'il n'a pas écrit, ce qu'il a lui-même désavoué, les deux concepts les moins aboutis de sa pensée : *l'éternel retour du même*, et *la volonté de puissance* ?<sup>1</sup>

Il m'a semblé que Derrida désapprouvait le point de vue de Heidegger, mais je n'oserai affirmer sur quel aspect de la pensée heideggérienne cela porte. L'un et l'autre auteur étant aussi peu compréhensible, la discussion ressemble à un combat dans un tunnel, la nuit, sans éclairage.

---

<sup>1</sup> Par un heureux hasard, je lisais en même temps *La force majeure* de Clément Rosset (cf. lecture n°119) qui justement aborde cette question de la place de *l'éternel retour du même* et de *la volonté de puissance* dans l'œuvre et la philosophie de Nietzsche. Rosset présente l'avantage, qui d'un point de vue derridien est un désavantage, de nous dire clairement ce qu'il en pense. Libre à nous, ensuite, d'être d'accord ou pas.

Personnellement, je n'ai jamais compris la différence entre l'être et les étants que comme une mise à jour de la pensée platonicienne du mythe de la caverne, l'être du côté des idées, des essences, et les étants n'étant eux que des illusions passagères, des ombres d'apparence. Un idéalisme que je ne partage pas, et qui me semble un artefact, certes historiquement productif, mais en fait inséparable du langage, une de ses propriétés.

Quant à Freud, mélanger autobiographie et travail spéculatif, c'est sans doute une démarche analytique, mais, que je sache, Derrida n'a pas été l'analyste de Freud, et il ne suffit peut-être pas de parler de PP (pour Principe de Plaisir) en invitant à le lire Pépé pour parler de Freud grand-père et de PR (pour Principe de Réalité), à lire père, pour parler de l'œdipe... et faire son Lacan de manière convaincante. Parler d'« *autobioéthérotanatographie* » éclaire-t-il réellement la question d'une pulsion de mort qui habiterait la pulsion de vie ?

Est-ce ma propre pulsion de mort ou ma pulsion de vie qui a pu me pousser à cette lecture ? Je ne sais. La curiosité est-elle du côté de la vie ou de sa mise en danger ?

Ma déception signale sans doute qu'il y a de la mort dans le résultat de ma lecture, un espoir déçu, donc mort. Mais je ne serais pas honnête si je ne disais pas que je m'y attendais un peu au vu de mes expériences précédentes de lecture de Derrida. Ne nous savons pas tous mortels ? N'est-ce pas à chaque seconde de sa vie que l'on meurt ? On s'en va par morceaux tout au long de sa vie ; par mort-sceau, le septième certainement, par mort-sûre, aurait pu dire Derrida s'il y avait pensé.

D'autres, certainement, trouvent à cette lecture, au contraire, de l'intérêt, et peut-être même du plaisir. Sinon, pourquoi une telle publication, et les promesses de continuer encore longtemps ?

Derrida me semble un fidèle produit de cette philosophie allemande qui, depuis Hegel et Heidegger, a promu comme valeur de pensée l'incompréhensible, l'insaisissable, l'espérance qu'à force de dire, il en jaillira bien quelque chose... D'où sans doute ce plaisir d'érudit à retraduire toutes ces citations d'Heidegger, de Nietzsche, de Freud. N'étant pas germaniste, ce débat me passe très au-dessus de la tête, mais m'invite à ne faire confiance à aucune traduction. Je pense que c'est là le défaut congénital de la phénoménologie : elle prétend saisir la vie avec des mots, ce qui est œuvre de poète, certainement pas d'intellectuels philosophes. Ces derniers, pourtant, savent que le mot n'est pas la chose, et que jamais donc il ne pourra saisir la réalité de la vie. Au mieux, avec du talent, il peut suggérer, évoquer un vécu, mais saisir la vie, l'immobiliser dans la phrase ? Ce serait la tuer... la mort encore dans les mots qui prétendent l'épingler.

Pourtant, n'est-ce pas la vie dont on tente de s'approcher à mots comptés ? Faut-il encore ne jamais oublier que la fonction de ces mots devrait se limiter à être des exhausteurs de goût pour la vie, pas des substituts ou des scalpels qui la tuent en prétendant ainsi mieux en disséquer les mystères.